

Design

Noé Duchaufour-Lawrance : «Arrêtons de produire des choses qui ne servent à rien»



Président du jury de la 17e édition du festival Design Parade dans le Var, le créateur qui navigue entre Lisbonne et la France prône un design au ralenti, reconnecté à un territoire et des savoir-faire artisanaux. Rencontre dans les rues toulonnaises.

Début de soirée affairée dans les rues du centre de Toulon (Var) asphyxiées par la chaleur. Ce vendredi de la fin juin, sur le coup de 19 heures, une petite foule compacte s'amasse à l'entrée de l'ancien évêché, cours Lafayette, pour l'inauguration de Design Parade dans la préfecture varoise. Cette année, le festival de design de la centenaire villa Noailles, qui en est sa 17e édition du côté d'Hyères et à sa 7e pour son émanation toulonnaise dédiée à l'architecture d'intérieur, accueille comme à l'accoutumée les oeuvres de jeunes créateurs sélectionnés pour concourir entre autres au grand prix du jury et au grand prix Van Cleef & Arpels.

Un rendez-vous attendu pour la création contemporaine, accompagné d'expositions (sur le design durable à l'Hôtel des arts ou sur le travail de la céramique de Ronan Bouroullec à la galerie du Canon jusqu'en novembre) tout aussi stimulantes. Invité cette année à présider le jury du festival varois, Noé Duchaufour-Lawrance, 48 ans, voit d'ailleurs dans ce bouillon méditerranéen loin de la capitale une aubaine pour le monde du design, que la crise écologique et sociale bouscule.

Rencontre avec le designer et architecte d'intérieur, dont les dernières créations (des bougeoirs en bronze et du mobilier en liège, notamment) ont été conçues au Portugal et en France avec des artisans locaux.

Que vous inspire cette nouvelle édition de Design Parade ?

Cela fait quatre ans que je viens à Toulon et Hyères pour Design Parade et le festival a totalement transformé leurs visages.

Par exemple, ce lieu [il parle de la cantine bio où nous prenons un rafraîchissement, cours Lafayette, ndlr] n'existait pas il y a quatre ans. C'est très positif que les villes se transforment par le biais du design. Aujourd'hui, on sent que Paris vient dans le Var pour découvrir sa programmation pointue. C'est aussi qu'on commence à avoir en France un design vivant excentré de la capitale. Et puis, la prise de risque y est plus prégnante par rapport à des expositions plus classiques de design. C'est une relation de cause à effet : dans des lieux plus guindés ou plus prestigieux, notamment à Paris, la parole se libère moins facilement alors qu'ici les choses paraissent plus simples et accessibles. Le design contemporain prend toujours plus en compte l'environnement.

Et il était temps ! A mon époque, lors de mes études en école de design, on nous parlait de recyclage ou d'écoconception mais ça restait assez aléatoire. La notion d'environnement n'était pas mobilisée en tout cas. Aujourd'hui, les jeunes designers sont formés à la question environnementale et c'est quelque chose qui se voit ou se sent dans leurs prises de position. Dans le monde dans lequel on vit, on ne peut plus être un jeune créateur sans se soucier d'environnement, sans avoir cette conscience et une réflexion propre. Pour ceux qui sont là depuis plus longtemps, comme moi, on pourrait aussi continuer de dérouler le fil qu'on a toujours déroulé, mais cela me paraît impensable de continuer à produire comme on produisait jusqu'ici. C'est pour cela que j'ai vraiment freiné et calmé les projets. Ce n'est pas par conscience écologique mais par cohérence globale avec mon mode de vie.

C'est pour cette raison que vous êtes parti vous installer à Lisbonne il y a cinq ans ?

Il fallait que je m'écarte d'un monde que je connaissais trop bien pour aller vers quelque chose de totalement vierge et de beaucoup plus libre. Au Portugal, j'ai découvert une sorte de page blanche avec une culture très forte et un paysage incroyable. Mon projet «Made in situ» est d'ailleurs né de la découverte, au travers du design, d'un territoire, d'un environnement et de nouvelles problématiques, d'artisans, de techniques, de matériaux et des questions qui se posent du fait de l'utilisation de ces matériaux. Si j'ai conçu mes bougeoirs en bronze, «Bronze & Beeswax», c'est d'abord parce que j'ai rencontré un artisan qui fait des hélices de bateau dans un village historiquement lié à la pêche. L'idée a surgi en voyant le bronze fondre, la chaleur qui s'en dégage et la lumière. Ensuite, je me suis orienté vers un fabricant de bougies, lequel m'a fait comprendre qu'il allait être compliqué de travailler avec des matériaux naturels autres que la cire d'abeille. Cette dernière est compliquée à trouver. J'ai donc tiré le fil jusqu'à un apiculteur passionné et qui m'a transmis son histoire. Et la cire d'abeille est devenue aussi importante et précieuse que le bronze. On les a mis sur un pied d'égalité, ce qui a donné la forme particulière du bougeoir où la cire interagit avec l'objet. En fait, dans ce projet, je ne crée pas seulement des objets mais des piédestaux qui servent à raconter tout ce qu'il y a derrière la production de cire d'abeille et la rareté de cette matière

Vos dernières pièces, exposées à la villa Noailles, sont faites avec du bois brûlé par les incendies dans le massif des Maures. Pourquoi ?

«Made in situ» est un projet contextualisé, lié à l'exploration de savoir-faire dans différentes régions. D'abord au Portugal, où les premières pièces ont été conçues avec du liège calciné à la suite d'incendies dans les forêts portugaises. On en a fait des blocs qu'on a ensuite transformés en mobilier. La nouvelle collection est, elle, une exploration du Var à travers son artisanat. Ça nous a amenés à rencontrer l'un des derniers leveurs de liège de la région, mais aussi un menuisier qui fait du placage et un bûcheron qui coupe des arbres touchés par les incendies dans le massif des Maures. Après avoir brûlé, le bois du chêne-liège a tendance à dépérir car il est asphyxié par l'écorce. Mais à partir de ce bois récolté brûlé dans la forêt, sur lequel on plaque du liège, on peut faire revivre deux matières qui n'étaient plus à même de se retrouver. Mon nouveau mobilier est donc né d'une rencontre et d'un jeu de composition

C'était aussi l'envie de revenir à un design qui prend son temps ?

Le design est né par et pour servir l'industrie, mais depuis toujours, cette idée a eu des détracteurs comme le mouvement Art and crafts créé par William Morris à la fin du XIXe siècle. Aujourd'hui, on se rend bien compte que le rythme industriel n'est pas la solution et que nous devons donc réinventer la définition de cette discipline. L'idée de la saisonnalité, de se recentrer sur un territoire et un terroir, d'être lié à des choses vivantes et à un écosystème, est devenue fondamentale pour moi. C'était aussi une manière de me reconnecter à la nature.

Un design écologique est-il possible ?

Il est extrêmement complexe à concevoir. Mon design, par exemple, n'est pas un design industriel, mais localisé et lié à des savoir-faire particuliers. Il repose sur de toutes petites productions, pourrait tout autant disparaître du jour au lendemain et n'arrivera pas à impacter nos manières de consommer. Mais il peut au moins permettre de tisser des liens et met en perspective la relation avec l'environnement. Je crois à un design industriel qui réponde aux nécessités du plus grand nombre tout en étant écologique mais à condition qu'on arrête de produire des choses qui ne servent à rien. Et pour cela, avant de concevoir tout nouveau produit, il faudrait faire l'état des lieux des objets qui existent déjà. Or personne ne le fera car tout le monde a sa petite idée de ce qu'est un design écologique, à raison souvent, et on continue de produire au même rythme.

Est-ce que cela passe par un retour aux savoir-faire ancestraux ?

L'artisanat nous permet tout juste de calmer le jeu. De se reconnecter à l'humain mais aussi de réduire la voilure pour pouvoir revenir à ce qui était l'essence du design quand on ne consommait pas autant. C'est se dire, sans être forcément dans un projet passéiste, que cela ne sert à rien de consommer quinze tables au cours de sa vie. Aujourd'hui, on consomme des meubles comme on consomme des vêtements et c'est une catastrophe.

